

AVANT-PROPOS

Au début du VII^e siècle, tandis que l'Occident se perd dans ses querelles, au cœur de l'Orient, en Arabie, s'élève un nouveau message qui se répand à la vitesse du vent : l'islam.

En 622, par la voix du Prophète Mahomet¹, il séduit et s'impose comme une médecine bienfaisante. Les Bédouins du désert apprennent soudain qu'ils ont, eux aussi, un Dieu unique ; cette découverte galvanise leur fierté et fait naître en eux l'espérance. Eux aussi deviendront riches et puissants, comme les chrétiens de Byzance dont l'empire rayonne depuis la brillante Constantinople et impressionne tout l'Orient ; comme les juifs dont les vingt tribus établies au Hedjaz ont construit cinquante-neuf forteresses dans leurs oasis. Ce dieu des Arabes ne peut avoir moins de pouvoir et d'autorité que celui des chrétiens ou que le Yahweh des Hébreux. D'autant que, par la voix de l'ange Gabriel, il livre à leur Prophète les secrets de la réussite : le strict respect d'Allah, dans une adhésion totale à Sa loi.

1. Il est vrai que le prénom du Prophète de l'islam est Muhammad. Mais j'ai choisi de conserver le nom sous lequel il est le plus souvent désigné en français depuis les ouvrages consacrés à sa doctrine. Parmi eux, ceux de Voltaire.

Une nouvelle société s'est organisée, l'*Oumma*, avec ses règles, ses codes et même son armée, de plus en plus nombreuse autour de celui qui affirme être le dernier Messager après Abraham, Moïse et Jésus. Il s'assigne pour mission de faire connaître au monde cet islam qui surpasse les enseignements précédents par sa beauté et sa juste vérité. Ses cavaliers n'auront désormais qu'un but, répandre la Révélation du Tout-Puissant dont ils sont les dépositaires : la dernière, donc la plus complète et la plus parfaite, ainsi que l'affirme le Coran : « Aujourd'hui, j'ai mis le sceau à votre religion. Mes grâces sur vous sont accomplies. Il m'a plu de vous donner l'islam comme doctrine¹. » Plus loin, le livre sacré ajoute : « Dieu a été véridique... C'est Lui qui a envoyé son Messager pour indiquer la bonne direction et la religion de la vérité, afin de la faire prévaloir sur toute autre religion. Dieu suffit comme témoin². »

Lorsque Mahomet s'éteint, en juin 632, toute l'Arabie est islamisée. Ses successeurs auront à cœur de poursuivre la conquête, comme l'exige le Coran : « Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu ni au Jour dernier et ne s'interdisent pas ce que Dieu et son Envoyé ont prohibé. Combattez également ceux parmi les gens du Livre qui ne professent pas la religion de la vérité, à moins qu'ils ne versent la capitation directement et en toute humilité³. »

Mais, avec le temps, les motifs seront moins spirituels que politiques et lucratifs. Le butin est un appât irrésistible, et les cavaliers d'Allah ne refusent jamais le combat qui leur offre la fortune ou, pour les plus

1. Sourate 5, verset 5.

2. Sourate 48, verset 28.

3. Sourate 9, verset 29.

chanceux, le martyr ouvrant les portes d'un paradis luxuriant, peuplé de splendides houris.

Sous le règne d'Abou Bakr, premier successeur du Prophète, la conquête s'étend hors de l'Arabie. Dès la fin de 633, les généraux du calife prennent l'Irak à la Perse et une partie de la Syrie aux Byzantins. Avec Omar, deuxième successeur, stratège redoutable, la loi musulmane se répand sur toute la Syrie jusqu'à la Méditerranée, tirant habile profit des divisions qui affaiblissaient Byzance. Elle atteint la côte d'Égypte, de Fostat à Alexandrie, puis la Cyrénaïque, envahit la Mésopotamie de Bassorah à Bagdad, les provinces kurdes autour de Mossoul, pousse vers l'Azerbaïdjan et pénètre en Perse, jusqu'à Ispahan.

Pendant dix années, sous le titre d'« émir des Croyants » qu'il s'est attribué et que porteront tous ses successeurs, le calife Omar s'est consacré à la conquête musulmane, élargissant de jour en jour les limites du nouvel État arabe. À mesure, il fixe l'ordre politique sur lequel le califat reposera désormais et que suivront ses successeurs pendant plus de deux siècles. Le principe en est simple : les Arabes, obéissant à leur vocation guerrière, se consacrent exclusivement au *djihad*, tandis que les peuples soumis doivent subvenir à leurs besoins en payant un impôt foncier, le *kharaj*, et une capitation, la *jizya*. Ces impôts sont réservés aux « gens du Livre », chrétiens et juifs, en échange du statut de *dhimmis* qui fait d'eux les « protégés » de la communauté musulmane, tenue d'assurer leur défense. Quant aux idolâtres, ils n'ont le choix qu'entre la conversion, l'esclavage ou la mort¹. Les conquérants de l'Afrique du Nord, puis de

1. Cf. Gérard Degeorge, *Damas, des origines aux Mameluks*, L'Harmattan, 1997.

l'Espagne, suivront ces règles avec la rigueur du sabre, oubliant souvent celle de la loi.

Douze ans à peine après la mort de son Prophète, l'État islamique, devenu une puissance, attaque les empires chrétiens, coptes ou latins, pour prendre leur place et imposer la nouvelle Vérité.

Au-delà de l'Égypte, d'autres contrées sont à prendre : la Tripolitaine, l'Ifrikiya et, au-delà, cette mystérieuse Berbérie peuplée de guerriers redoutables et nombreux, dont il est rapporté, selon Ibn Khaldoun, « des choses tellement hors du commun, des faits tellement admirables, qu'il est impossible de méconnaître le grand soin que Dieu eut de cette puissante nation¹ ».

Omar hésite à se lancer vers ce pays inquiétant qu'il surnomme le « Lointain perfide ». Mais il n'a pas le temps d'ajouter ce fleuron à la liste de ses foudroyantes conquêtes. Il meurt en 644, pendant sa prière dans la mosquée de Médine, frappé par le couteau abyssin d'un esclave chrétien.

Othmān, son successeur, n'a pas les mêmes réticences. Il lance ses armées à la conquête de cette Ifrikiya, étape indispensable pour envahir l'Afrique du Nord et pénétrer en Occident. Mais la tâche n'est pas aussi facile que pour les précédentes campagnes militaires. Plusieurs expéditions seront organisées, entrecoupées par des guerres civiles internes qui mettront en cause la légitimité des califes. À son tour, Othmān périt assassiné. Ali prend sa place. Il est éliminé lui aussi, poignardé, au profit du fondateur de la dynastie des Omeyyades. Autoritaire et pragmatique, Mu'āwiya se tourne pour de bon vers la

1. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères, et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduit de l'arabe par le baron William Mac Guckin de Slane, Alger, 1847-1851.

côte d'Afrique, qui lui offrira les richesses et les hommes dont il a besoin pour atteindre l'Espagne et s'assurer la maîtrise de la Méditerranée.

Des troupes nombreuses sont envoyées, dirigées par des officiers impitoyables dont les efforts sont entravés et souvent mis en échec. La Berbérie leur oppose une résistance qui les surprend. Elle durera plus d'un demi-siècle, autour de deux héros qui, l'un après l'autre, s'opposeront à l'envahisseur musulman : Koceila, le roi chrétien des Auréba, et surtout la Kahena, reine de la puissante tribu judaïsée des Djeraoua, qui lui succédera dans la lutte féroce contre les Arabes dévastateurs, répétant inlassablement :

— Aussi vrai qu'ils sont venus conquérir nos terres, ils veulent aussi et surtout changer nos âmes !

À la tête d'une armée de cent mille hommes accourus de tous les coins de la Berbérie, cette « Jeanne d'Arc de l'Aurès » affrontera les soixante mille cavaliers d'Allah commandés par le général Hassan Ibn Noman. Elle leur infligera une déroute spectaculaire, inscrite dans les annales de l'Ifrikiya, les repoussant jusqu'en Cyrénaïque.

Après ce cuisant revers, Hassan reviendra se venger. La Kahena sera tuée et les Berbères se soumettront à leur vainqueur arabe. De conversions en apostasies, ils ne manqueront pas de suivre les dernières recommandations de leur reine : « Sauver la vie pour agir encore. » Mais, incorporés dans les armées de l'islam, lancés au pillage du Maghreb et surtout de l'Espagne, ils perdent leur esprit de résistance, qui s'émeuse devant l'appât du gain. D'autant que leurs chefs sont traités avec honneur. Toutes les tribus, qu'elles soient chrétiennes ou judaïsées, finiront par se résigner, accepteront le Coran ou deviendront *dhimmis*. Prêtres et évêques disparaîtront presque partout, seuls défenseurs d'une

civilisation latine largement mise à mal par les indigènes et les Vandales. Si l'apport ethnique du conquérant reste limité, sa religion propose un nouvel idéal. Les formes mêmes de la pensée s'y modifient par l'adoption d'une langue nouvelle. À terme, cette province d'Afrique, jadis transformée par la civilisation romaine, en partie conquise à la foi chrétienne, disparaîtra sous le flot de l'invasion, englobée dans un monde musulman qui s'agrandit de jour en jour.

*

La victoire éclatante de la Kahena sur une armée arabe réputée invincible constitue un des événements les plus remarquables de la conquête de l'Ifrikiya. Aucun chroniqueur, aucun historien n'oubliera de le mentionner, soulignant l'audace incongrue de la pythonisse indigène, jusqu'à faire d'elle l'agent du désordre et du mal, face au conquérant venu apporter l'ordre et la paix de l'islam. Récits avarés de détails et qui manquent souvent d'objectivité : infligée par une femme, la défaite était la pire des humiliations. D'autant que mourir sous un sabre en main féminine ne conduit pas au paradis. On s'est donc efforcé de ternir l'image de cette « sorcière » qui avait entravé la marche triomphale des cavaliers d'Allah.

Personnage de légende, la Kahena a nourri de si nombreuses fictions, cousines des *Mille et une Nuits*, que l'on est en droit de s'interroger : mythe ou réalité ? Qui donc était cette prêtresse aux pouvoirs inconnus, cette « généralissime » douée d'une science innée de l'art de la guerre, ce chantre de la nation berbère que la conquête arabe fit entrer dans l'Histoire ? Et tout d'abord, qui

étaient ces Berbères habitants du « Lointain perfide », guerriers qui défendirent âprement leur pays avant de s'incliner sous les sabots de l'islam ?

Comme l'ont écrit les historiens Gsell et Marçais, « cette contrée, que l'Orient et l'Occident s'étaient si longtemps disputée, qu'ils avaient tour à tour marquée profondément de leur empreinte, où ils s'étaient mêlés pour former le christianisme latin, appartient désormais tout entière à l'Orient ; l'unité méditerranéenne cessa d'exister¹ ».

Force est de constater avec quelle rapidité les Arabes ont imposé leur islam et leur langue. En soixante ans à peine, les habitants de l'Afrique du Nord ont oublié cinq siècles de latinisation et de rites chrétiens pour se plier aux volontés de l'envahisseur et adopter sa doctrine autant que sa culture. C'est en arabe, désormais, que l'histoire du pays va s'écrire. Gsell et Marçais insistent sur l'importance de ce changement : « Les sources historiques dont nous disposions jusque-là nous font brusquement défaut. Les monuments, les inscriptions nous manquent pendant plus d'un siècle. Les textes mêmes, très postérieurs à la conquête, ne nous donneront sur les événements que des récits presque aussi suspects que les légendes des premiers temps de Rome². »

Au fil des siècles, les territoires ont changé de nom. L'Ifrikiya, la Numidie, la Maurétanie, le Maghreb sont devenus la Tunisie, l'Algérie, le Maroc. Mais les Berbères, habitants de ces terres depuis l'Antiquité, bien avant les débarquements phéniciens, sont toujours là, dans les massifs de l'Aurès et du Sud marocain. Qu'ils soient de

1. Stéphane Gsell, Georges Marçais, Georges Yver, *Histoire d'Algérie*, Paris, Boivin, 1927.

2. *Ibid.*

confession musulmane, juive ou chrétienne, ils n'ont rien oublié pourtant de leurs racines, de leur histoire, de leur civilisation et de leur langue, bien antérieures, sur la terre d'Afrique, au déferlement des cavaliers d'Allah.

Peuple belliqueux et fier, dont l'âme est restée rebelle à toute domination, il garde encore le souvenir de l'héroïque résistance de la Kahena et des temps troublés qui suivirent la conquête musulmane, au cours desquels, lassés d'être exploités et méprisés sur leur propre sol, les Berbères se révoltèrent contre les gouverneurs arabes. Ils ont refusé de payer l'impôt, se sont battus pour leur indépendance, ont chassé les représentants du calife. Ils ont fondé des empires jusqu'en Égypte et au cœur de l'Espagne, sans toutefois revenir au monde latin. Ils n'ont pas renié l'islam, mais c'est au nom d'un islam égalitaire, basé sur l'élection et non sur le droit héréditaire qui soutenait les dynasties au pouvoir, qu'ils s'insurgèrent contre l'arrogance de l'occupant arabe, imbu de la supériorité de ses origines tribales aristocratiques.

Quelles furent les étapes de cette longue chevauchée des cavaliers d'Allah, qui bouleversa le monde gréco-latin sur les rivages de la « Mer romaine » ? Tel est notre propos dans ce livre qui, en s'efforçant de rendre sa vérité historique à cette légende de l'Aurès qu'est encore aujourd'hui la Kahena, souhaite ainsi souligner l'opiniâtre résistance du peuple berbère.

1

Médine, en cette fin de l'an 644, est voilée de tristesse et d'incertitude. Le calife Omar a succombé sous les coups d'une lame empoisonnée. Selon ses derniers souhaits, il a été enterré au côté du Prophète, qui était aussi son gendre, et d'Abou Bakr, son prédécesseur, dans la maison de l'épouse préférée. Aïcha¹ n'a pas refusé de faire creuser une troisième tombe sous son lit, lieu où son bien-aimé avait rendu l'âme, tandis qu'il l'embrassait pour la dernière fois. Elle dort désormais sur les dépouilles de son époux, de son père et du père de Hafsa, sa meilleure amie dans le harem prophétique. Entre ses deux beaux-pères, convertis de la première heure et fidèles conseillers, Mahomet repose en paix

Pendant ce temps, le Conseil des cheikhs, la *shura*, s'est réuni pour élire un nouveau calife. Omar n'a laissé aucune instruction et deux candidats sont en lice. Le premier, Ali, neveu et gendre du Prophète, un homme simple et modeste, rumine encore sa déception d'avoir été évincé douze ans plus tôt par Abou Bakr. Au gendre,

1. Cf. Geneviève Chauvel, *Aïcha. La bien-aimée du Prophète*, Télémaque, 2007.

dont les fils descendent du Messager par leur mère Fatima¹, on avait préféré le beau-père, plus âgé, plus expérimenté, plus riche. Cette fois, il espère avoir sa chance et fait prévaloir les liens de sang de sa lignée contre son concurrent, Othmān. Lui aussi fut gendre du Prophète, ayant épousé successivement deux de ses filles, plus âgées que Fatima, mais qui l'ont laissé sans descendance. Quoiqu'il ne fasse pas partie de la Maison (*al Beit*) du Prophète, il lui reste cependant la beauté, l'élégance, la fortune, le charisme et de forts soutiens.

En juin 645, Othmān remporte les suffrages. C'est lui qui est élu calife. Comme Ali et Omar, il est un ancien compagnon du Prophète et un guerrier renommé. Il est surtout un homme de pouvoir qui appartient au clan des Banu Omeyya, l'un des plus influents dans la puissante et noble tribu des Quraïsh qui régent La Mecque. Le chef de ce clan, son oncle Abou Soufyān, avait été, il est vrai, l'ennemi acharné de Mahomet, ayant tenté à diverses reprises d'assassiner ce « fou dont les prêches troublaient l'ordre public ». Il lui avait même déclaré la guerre et l'avait harcelé jusque dans son refuge de Médine. En vain. Il avait fini par s'incliner et par se rallier avec tous ses proches, lorsque le Prophète était revenu en vainqueur dans la ville sainte de La Mecque.

Othmān, pour sa part, peut s'honorer d'avoir reçu la lumière divine, de s'être converti avant la fuite à Médine et d'avoir manié le cimeterre avec habileté au côté du Messager, au premier rang de l'armée de l'islam. Son triomphe est celui du parti mecquois, contre celui de Médine qui soutient Ali, le gendre préféré du Prophète. Il n'a plus qu'une priorité désormais : asseoir son autorité. Très vite, il destitue un à un les responsables mis en place par Omar et les remplace par des gens de

1. Quatrième fille du Prophète et de sa première épouse, Khadidja.

sa famille ou de son clan. Face à tant de népotisme, assorti d'une corruption croissante, la colère gronde. Mais, pour éviter les remontrances, ou, pire, les révoltes, le troisième calife lance des expéditions militaires qui occupent les hommes et emplissent le Trésor.

« Les Arabes ne vivent que pour la guerre, a écrit l'orientaliste Reinhart Dozy¹, car, sans cela, pas de butin, et c'est le butin surtout qui fait vivre les Bédouins. » Ibn Khaldoun ajoute, dans ses *Prolégomènes*: « Les habitudes et les usages de la vie nomade ont fait des Arabes un peuple rude et farouche. [...] Par leurs dispositions naturelles, ils sont toujours prêts à enlever de force le bien d'autrui, à chercher les richesses les armes à la main et à piller sans mesure et sans retenue. »

Constituées essentiellement de Bédouins, les armées arabes du calife Othmān vont se battre en premier lieu pour ce fameux butin dont elles verseront le cinquième dans les caisses de la Communauté, l'*Oumma*. Vient ensuite le souci de propager l'islam purificateur dont l'une des prescriptions essentielles est bien le *djihad*, la guerre sainte. Imposée aux « vrais croyants » comme une obligation absolue, elle ouvre la voie à toutes les conquêtes.

Depuis la prise d'Alexandrie et de quelques places en Cyrénaïque, le continent africain est à portée de sabre, et les perspectives sont immenses: la Tripolitaine et surtout l'Ifrikiya, que les Romains avaient su rendre si prospère. Othmān rêve. Une dépêche de son frère de lait, Abdallah Ibn Saad, qu'il a nommé gouverneur d'Égypte en lieu et

1. Professeur d'histoire à l'université de Leyde, membre correspondant de l'Institut royal des Pays-Bas et de l'Académie d'histoire de Madrid, Reinhart P. A. Dozy (1820-1883) est l'auteur d'une *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne* (1848) et d'une *Histoire des musulmans d'Espagne* (1861) qui font toujours autorité.

place du général Amr Ibn al-As, illustre conquérant de ce pays, lui apprend que les détachements de cavalerie lancés en reconnaissance sur les frontières de la Byzacène ont rapporté des trésors plus que prometteurs. L'Ifrikiya est riche, sa conquête ne sera qu'un jeu d'enfant et lui offrira, en plus de la gloire et d'un abondant profit, le Maghreb tout entier, jusqu'à la « Mer environnante », ou « mer des Ténèbres¹ », dans laquelle le soleil se couche.

Othmān réfléchit. Ses mâchoires se crispent et dans son esprit s'installe une idée ambitieuse, un projet fou. Il ira plus loin que son prédécesseur Omar qui, sollicité par ses généraux, avait refusé de toucher à l'Ifrikiya en déclarant :

— Ce pays devrait plutôt se nommer le « Lointain perfide », qui égare et qui trompe. Tant que l'eau de mes paupières humectera mes yeux, je défends qu'on en approche, ou que l'on y fasse une expédition².

Il avait même ajouté, comme pour justifier cette interdiction :

— L'Ifrikiya est une des portes de l'Enfer !

Le troisième calife se souvient et ricane dans sa barbe. Ce « Lointain perfide » est loin de l'effrayer. Il n'en fera qu'une bouchée. Il lui suffira de lancer une multitude de cavaliers puissamment armés. Les légions d'Omar avaient nettoyé la Syrie de ses Grecs, surnommés Roums, en quelques batailles. « Elle s'est couchée tranquillement comme un chameau sous la main de l'islam³ », avait dit l'un des généraux vainqueurs. De même en Égypte, où

1. Notre océan Atlantique.

2. Cité par Ibn 'Abd al-H'akam, l'un des plus anciens historiens de la conquête arabe après Al-Waqidi, Khalifa Ibn Khayyat et Al-Balādhurī.

3. Cité par Michael Jan de Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, Leyde, Librairie E. J. Brill, 1900.

le général Amer, avec quatre mille hommes seulement, avait terrassé les Byzantins à Héliopolis et obtenu la capitulation, au nom des Églises, du patriarche Kyrros. Enivrés par ce succès, les vainqueurs auraient même incendié la bibliothèque d'Alexandrie, éradiquant par le feu tout ce qui n'était pas l'islam¹ ! Les colonies de Byzance en Ifrikiya subiront le même sort, se dit Othmān. Quant aux redoutables Berbères, nul n'est invincible devant la puissance d'Allah !

Afin d'assurer la légalité de sa décision, il réunit les anciens compagnons du Prophète et leur expose son projet de conquête. Tous lui rappellent la désapprobation du calife Omar ; mais, à l'exception d'un seul qui se retire, tous l'encouragent à lancer cette nouvelle campagne.

Au printemps de l'année 647, Othmān appelle à la guerre sainte. Au camp d'El-Djorf, non loin de Médine, les recrues accourent par milliers afin de s'enrôler sous les ordres d'officiers renommés : les vétérans de l'armée du Prophète et les fils des anciens compagnons disparus, premiers « défenseurs de la Foi ». Ils portent les plus grands noms de l'Arabie et appartiennent aux douze clans de la tribu des Quraïsh, la plus aristocratique de la péninsule. D'autres tribus non moins guerrières,

1. Cet incendie, encore aujourd'hui, est fort controversé. Certains auteurs arabes, suivis par quelques historiens occidentaux, ont affirmé que les conquérants musulmans l'avaient provoqué. D'autres ont soutenu que les chrétiens eux-mêmes avaient détruit l'édifice, afin de noircir les chantres de l'islam. Récemment encore, Paul Balta, entre autres spécialistes du monde arabe, a maintenu la thèse de la responsabilité des chrétiens de Byzance. Mais aucune preuve, d'un côté comme de l'autre, n'a été présentée. Le sujet reste une énigme.

yéménites et maadites¹, envoient leurs contingents, des centaines d'hommes prêts à verser leur sang pour la gloire d'Allah.

Dans le mois de *moharrem* de l'an 27 de l'Hégire (octobre 647), ils sont plus de dix mille à piétiner ou « piler du poivre », impatients d'en découdre. Pour cette expédition annonciatrice de gloire et de profit, Othmān a puisé dans son trésor personnel afin d'offrir aux plus pauvres les milliers de chameaux et chevaux nécessaires, les armes les plus sophistiquées, ainsi que les gratifications d'usage. Un matin, enfin, dans la cour du camp, il a rejoint sa chaire pour haranguer ses légions et les encourager. Il termine son discours par ces mots :

— J'ai mis à votre tête Mérrouam, fils d'El-Hakem, à qui j'ai demandé d'agir au mieux à votre égard et de vous traiter avec bienveillance ; il vous conduira auprès d'Abdallah Ibn Saad, qui prendra alors le commandement. Et maintenant, je vous recommande à la garde de Dieu !

D'une seule voix, l'immense troupe a hurlé : « *Allah Akbar!* Dieu est grand ! », avant de se mettre en marche sous un ciel frangé de rose. Sur les bords de la route menant vers le sud de la Syrie et la côte d'Égypte, les habitants de Médine sont venus nombreux les applaudir

1. Dans son *Histoire de l'Afrique*, l'historien Ernest Mercier explique : « La population de l'Arabie est divisée en deux groupes distincts : 1) les Arabes de race pure ou ancienne, descendants de Kahtan, le Yectan de la Bible. Établis depuis la plus haute antiquité dans la partie méridionale du pays, l'Arabie heureuse ou Yémen. On les désigne sous le terme de Yéménites ou Kelbites. 2) les Arabes de race mélangée, descendants d'Adnan, beaucoup plus nombreux que les précédents. Ils ont formé les tribus de Mader et occupent les territoires entre la Palestine et le Yémen, ayant en leur centre les plateaux du Nejd et le Hedjaz. On les désigne sous le nom de Maadites ou Kaïsites. »

et les conforter de leurs vœux de succès. Au milieu d'un groupe de femmes, les veuves du Prophète, « mères des croyants », on reconnaît Aïcha, la bien-aimée. C'est elle, l'héritière du Message prophétique, qui a supervisé la compilation de tous les versets révélés en vue d'en faire le Coran, qu'elle enseigne dans la cour de la mosquée, comme le faisait son époux vénéré. D'un signe discret de la main, elle salue les anciens élèves, neveux ou cousins qu'elle reconnaît en tête du fleuve scintillant qui va porter l'islam vers un autre continent. Parmi les commandants d'unités, on ne compte plus les Abdallah, qu'ils soient fils d'Omar, de Hachem, d'Abou Bakr, Wahab ou Abbas – prénom béni pour la circonstance –, et la foule acclame vigoureusement cette « armée des Abdallah » (*Djeich el-Abadela*), qui disparaît dans les nuages de poussière soulevés par Dieu et son Envoyé pour la rendre invisible, comme à Badr ou Uhud¹.

Selon la coutume ancestrale, à laquelle le Prophète n'avait pas dérogé, les femmes suivent les guerriers et les accompagneront jusque sur le champ de bataille, afin de les soigner, certes, à l'aide des plantes magiques enfermées dans leur besace, mais surtout pour les encourager et faire honte aux fuyards qui seront couverts de leurs opprobres.

— Les braves qui font face à l'ennemi, nous les prenons dans nos bras, chantent-elles à leurs trousses; les lâches qui fuient, nous les délaissions et nous leur refusons notre amour².

Rien de tel pour conduire les hommes à la victoire.

*

1. Les saintes batailles du Prophète.

2. Armand Pierre Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, Paris, Firmin Didot, 1847.